

du Brésil, y a habile son palais, y a fondé, sous ses auspices, une Académie des beaux-arts et, outre les larges bénéfices que lui procuraient sans doute ses travaux, « y avait des « laquais noirs et blancs ainsi que des chevaux blancs et « noirs toujours à ses ordres, » pour me servir des expressions de M^{mc} E. d'Oilly, auteur d'une récente notice sur lui.

Mais ce luxueux bien-être ne pouvait lui suffire longtemps. La baie de Rio, si remarquable par les rocs escarpés qui l'entourent et le calme azuré de ses eaux, ne le distrait pas de son but principal. Celaient les régions inconnues du Nouveau-Monde qu'il voulait connaître. Aussi était-il, six mois après, dans les solitudes brésiliennes d'Espirito Sanlo, au milieu de ces forêts vierges dont les phénomènes de végétation se perpétuent sans qu'on puisse en déterminer les causes réelles. Et ce n'était pas seulement avec le bâton du pèlerin à la main, qu'il y protégeait sa marche; c'était à la manière des naturels du pays, c'est-à-dire, à demi-nu, un fusil en bandouillère, vivant de pêche et de chasse, se défendant souvent contre les sauvages, le revolver au poing; se préservant à grand peine des tigres, des jaguards, des serpents, et assailli d'insectes plus ou moins venimeux qui le couvraient de leurs piqûres, car il n'y a là, dit-il, aucun élément de civilisation ni moyen de vie matérielle possibles, en dehors de la lutte et de l'imprévu. Les forêts qui avoisinent le Rio Saguassû, sont des fourrés inextricables, des mornes qu'il faut gravir en se frayant un passage à coups de sabre, pour atteindre aux ravins marécageux. Leurs végétations gigantesques débordent de telle manière sur les rivières, qu'on n'en peut apercevoir les bords et que, parfois même, d'immenses cocotiers ou mangliers se rejoignent par leurs cimes comme pour servir de ponts suspendus aux singes des deux rives opposées.

A l'aspect d'une telle nature, le voyageur se croit trans-